

Intervention



Entre l'éthique et l'esthétique Le débat sur la critique

Lucie Robert

Number 22-23, Spring 1984

Écritures

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57271ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, L. (1984). Entre l'éthique et l'esthétique : le débat sur la critique. *Intervention*, (22-23), 116–116.

ENTRE L'ÉTHIQUE ET L'ESTHÉTIQUE: LE DÉBAT SUR LA CRITIQUE

Au 19^e siècle, tout était simple. La critique, littéraire et/ou artistique, avait pour fonction de juger. À cette fin, des normes, des règles et des critères d'évaluation étaient élaborés. La forme de cette critique prenait sa source dans les modes et les techniques de l'exégèse biblique ou du commentaire juridique. Philologie et droit formaient le paradigme d'origine. Le jugement valait ce que le juge, qui l'avait énoncé, valait.

Vint la *nouvelle critique*, non pas comme une «génération spontanée», mais comme une rupture profonde. Le jugement et la norme étaient abandonnés, remplacés par une conceptualisation qui se voulait scientifique, efficace. Le nouveau paradigme constitué par un débat: marxisme, sémiologie, psychanalyse s'affrontaient, se rencontraient parfois, non plus dans une recherche du bien et du mal, du vrai et du faux, mais dans celle du pourquoi, du comment. Le texte s'en trouvait réifié, comme mis sous verre. La critique s'isolait de l'histoire, de la politique, de la société: le texte occupait tout l'espace, *il était* l'histoire, la politique. La distinction entre la littérature et la critique n'existait plus. Les auteur(e)s à la mode n'écrivaient ni romans ni poèmes; ils s'appelaient Roland Barthes, Jacques Derrida, Julia Kristeva, Jacques Lacan... La mort de la nouvelle critique vint non pas de son échec, mais de son triomphe: nul(le) ne pouvait en ignorer les acquis. Elle perdait, dans cette assimilation, son caractère particulier.

On a pu, un temps, croire le feu éteint. Ce que le critique américain Gerald Graff appelle le *gauchisme textuel*¹, — qui pose le texte comme lieu du politique, la déconstruction comme arme —, ne laissait de place ni à la lutte ni à l'espoir. Le débat est (re)lancé d'abord par les Anglo-saxon(ne)s. En septembre 1979, avait lieu, à l'Université de Boston, un colloque sur la situation de la critique². Parmi les propositions énoncées, une m'apparaît particulièrement importante: la nature et l'avenir de la critique littéraire ne peuvent être analysés que si l'on accepte de discuter de ces vieilles catégories jamais complètement disparues que sont les règles, les jugements et les normes, que si l'on accepte de considérer la critique comme le lieu et le mode d'exercice d'un pouvoir, celui de sanctionner le travail d'autrui. La responsabilité de la critique consiste alors à ne pas fuir les conditions de

son travail, mais à les critiquer, à ne pas ignorer le jugement, mais à l'évaluer, en débattre. La suite est publiée, principalement depuis 1980, dans deux revues; *The Partisan Review* (États-Unis) et *New Left Review* (Grande-Bretagne).

Au Québec, les critiques n'échappent pas à ces questionnements. Récemment, en mai 1982, des représentant(e)s de plusieurs revues se réunissaient lors du congrès de l'ACFAS, afin de confronter leurs difficultés; en mai 1983, des praticien(ne)s du jeune théâtre discutaient avec des critiques dramatiques lors du festival de l'AQJT; en novembre 1983, trois revues littéraires, *Lettres québécoises*, *Spirale* et *Voix et Images* se rencontraient au Salon du Livre de Montréal pour débattre de «la responsabilité actuelle de la critique». Quoi qu'on en pense, le débat est de taille: entre la publicité et une science du littéraire, la critique est-elle encore possible? Quels en sont les enjeux? Quel est son rapport à la création? et, puisqu'il faut parler des normes et du jugement, parlons-en!

La discussion est difficile: sous une même appellation, se cachent des réalités différentes. Parole d'un consommateur privilégié, la critique de l'actualité littéraire, que les anglophones appellent *reviewing*, vise essentiellement la production courante, et sélectionne, parmi les livres publiés chaque année, les quarante ou cinquante d'entre eux qui sauraient intéresser les lecteurs et les lectrices. Elle possède la double fonction de la publicité et de l'évaluation; l'enjeu auquel elle est confrontée est sans doute de servir de contrepoids aux annonces, payées par les multinationales de la culture, qui encadrent son espace. Parole de l'artiste en contact avec les autres, la critique — celle qu'on dit «authentique» — construit, en même temps d'un double discours (et qu'un discours du double), une esthétique de la production culturelle qui ne peut, à ce titre, qu'être une politique. Condamnée à la marginalité, choisissant la polémique, elle tisse des liens étroits entre les membres d'un collectif. Les études littéraires — dites «critique universitaire» — ont pour objet la connaissance des phénomènes artistiques, des conditions de leur production, des modalités de leur expression: elles ont l'histoire pour objet (ne leur en déplaise) et reconstituent le discours esthétique fragmenté. L'enjeu, ici, est celui

du savoir, ce qui le compose et comment il s'articule. Bien que la plupart des individu(e)s qui exercent l'activité de critique pratiquent plusieurs de ces formes, bien que le point de départ demeure la production culturelle et bien que le jugement, l'évaluation et la sélection demeurent à la base de leur esthétique, les enjeux diffèrent, comme les écritures. La critique suppose cette pluralité de pratiques condamnées à ne jamais se rejoindre. Sa responsabilité première est de conserver ces diverses voix.

Si la critique est en débat, c'est qu'elle a été attaquée. Des auteur(e)s, de plus en plus menacé(e)s par une industrie qui voudrait que la création s'effectue selon les lois du marché, demandent à la critique un appui moral en même temps que la reconnaissance de l'intégrité de leur travail, de leur oeuvre. Des femmes réclament le droit de lire et de critiquer l'image que les productions artistiques projettent d'elles: étudier les mécanismes et la beauté ne leur suffit plus, elle veut une évaluation, politique, des contenus. Les études littéraires sont confrontées aux sciences humaines et doivent, pour y avoir droit de cité, remettre en question leur pratique du jugement. Il faut pouvoir réinsérer le texte *dans* l'histoire, *dans* la politique, *dans* la société. S'il y a une esthétique de la critique, généralement reconnue, il y a aussi une éthique de la critique. Le nier c'est jouer à l'autruche.

A-t-on le droit de nuire aux tirages et chiffres de vente d'un roman en l'éreintant? A-t-on le droit d'encenser un livre sexiste sous prétexte d'esthétique? Allons-nous, pour autant, retourner aux manières fondamentalement normatives du 19^e siècle? Affirmer l'existence d'une éthique de la critique — et en assumer les conséquences — c'est s'engager dans ce débat difficile, qui concerne les droits de chacun(e), les responsabilités de tous et de toutes, les fonctions respectives de la science, de la critique et de la création envers la collectivité. Débat difficile, sans aucun doute, qu'il est de notre responsabilité de mener à terme. **Lucie Robert.**

1- Gerald Graff, «Textual Leftism», *The Partisan Review*, vol. XLIX, n° 4 (1982), p. 558-575.

2- Les textes de ce colloque furent publiés dans *The Partisan Review*, vol. XLVII, n° 3 (1980) et vol. XLIX, n° 4 (1981).